

AU GABON, PRÈS DE LA FRONTIÈRE DU CAMEROUN



Pirogue et pinassiers sur l'Ivindo

1 - En pirogue vers Bélinga

La pirogue glisse
croquer la vie.
Plénitude.

Six heures. Sur la rive concave de l'Ivindo, l'humidité et la fraîcheur de l'aube enveloppent le petit embarcadère en terre battue. N'Djo René et Bonnet, les deux pinassiers de la "Mission Biologique au Gabon", équipent la pirogue. Creusée à l'herminette dans un arbre géant en surplomb du fleuve, l'embarcation terminée avait simplement glissé jusqu'au fleuve. Équipée d'un puissant 40 chevaux, immense et très stable avec ses hauts bords droits, elle transporte des fûts de 200 litres placé en travers !

Quelques pets bruyants, un nuage de fumée nauséabond et le moteur démarre. Dans une courbe gracieuse, la pirogue se glisse dans le lit de la rivière. Le nuage se dissipe. Une fine couche d'essence et d'huile irise l'eau brune. La petite ville de Makokou en surplomb disparaît dans un méandre.

Sous l'équateur le soleil ne se lève pas, il semble jaillir ! C'est ma première incursion en forêt et je n'ai pas assez d'yeux, d'oreilles et de narines frémissantes pour m'ouvrir au monde. La forêt arbore toute la gamme des nuances de vert, avec ça et là, quelques taches colorées : des jeunes feuilles, des fleurs, des oiseaux, des singes. Si le vert domine, le feuillage rouge ou orangé des grands émergeants se détache sous la lumière ardente, avec parmi eux de précieuses ébènes. Morts et nus, ou tout couverts de fleurs, quelques arbres ponctuent cet univers de malachite et de jade.

Des caïmans paresseux aux gueules effilées se chauffent au soleil au raz de la berge, épousant la forme des troncs couchés. Ils ne bronchent pas, mais disparaissent sans un remous s'ils se sentent repérés, l'extrémité du museau s'effaçant en dernier. Un serpent nage, imprimant à la surface ses gracieuses sinuosités. Un groupe de singes anime les branches d'un grand arbre et un individu se détache quelques instants sur le ciel bleu, puis disparaît avalé par la vitesse.

Tout un monde défile de chaque côté de la pirogue. L'une des rives est sombre. Le soleil fait scintiller la végétation de l'autre rive.

Des petits cours d'eau font entrevoir d'étroits couloirs ombreux qui s'enfoncent entre les troncs chargés de lianes et les branches qui reposent sur l'eau. Un rideau serré de feuillage tombe depuis la cime des arbres. Il plonge dans l'eau ambrée et se mêle à son image inversée jusqu'à venir lécher la pirogue. La végétation et son reflet ondulent dans notre sillage jusqu'à hypnotiser. Nous traçons un sillon éphémère dans ce berceau de feuillage qui se referme sur sa beauté inviolée. La forêt protège son mystère. Le ronronnement du moteur, les vibrations et les odeurs qui ricochent entre les rives tissent un cocon autour de l'embarcation. Envoûtement.

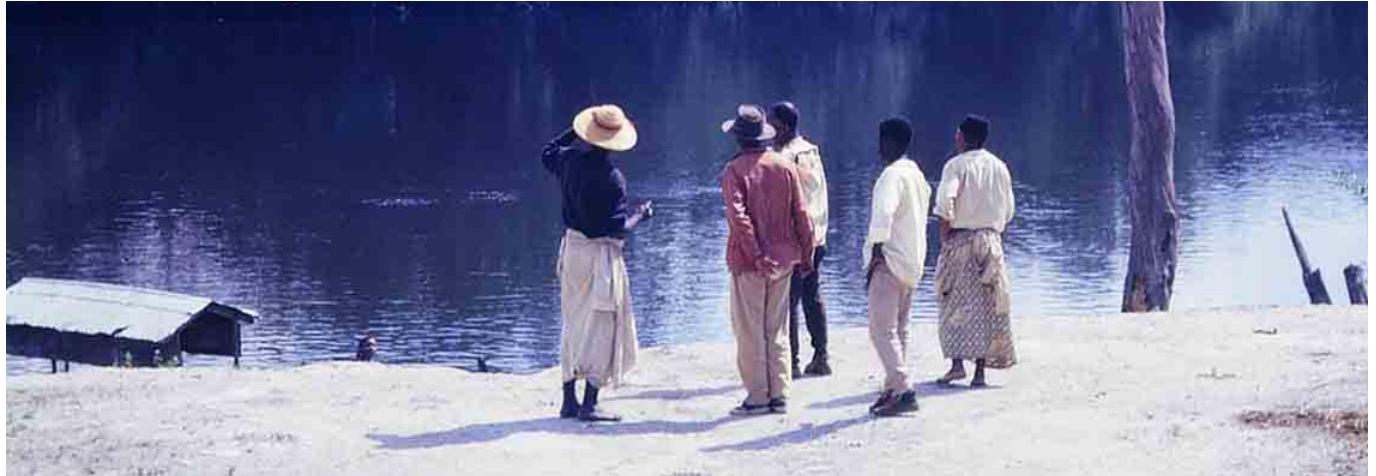
Soudain, un géant affalé presque d'une rive à l'autre oblige à louvoyer. Nous dépassons des pirogues très basses sur l'eau qui semblent prêtes à chavirer, surchargées de régimes de bananes vertes, de grandes cuvettes émaillées débordant de victuailles, de nasses à poisson et de mille objets de première utilité. Hommes, femmes et enfants pagayent vigoureusement pour remonter le courant. Nous passons au large avec des geste amicaux. Parfois un homme seul, debout, semble glisser sans effort. Sa petite pirogue ronde semble faire partie intégrante du fleuve dont il descend lentement le cours.



Un village Bakwélé

Le voyage est bien plus long que ce que j'avais compris. Ils avaient dit une heure et demie, or voilà plus de quatre heures que nous remontons le fleuve ! Quand je tente d'attirer leur attention ils font un signe de la main : « au-devant, au-devant ». Impossible de parler avec le vacarme du moteur. L'inquiéter m'effleure, vite chassée par un bonheur débordant.

Vers deux heures de l'après-midi la pirogue ralentit et s'immobilise sur un débarcadère en pente douce. Les pinassiers ne m'avaient pas indiqué la durée du trajet, mais l'heure d'arrivée !



Au débarcadère de Bélinga

2 - Une future mine de fer

Chorus sauvage.
Vibre le cœur de la nuit
s'ouvrent les portes du rêve.

Prévenus de notre arrivé par la vacation radio du dimanche, le couple responsable de la station Somifer de Bélinga nous attend au débarcadère avec deux Land-Rover pour faire les dix-sept kilomètres de piste en latérite avant d'arriver à destination. À la sortie d'un virage la piste rétrécit soudain entre des parois abruptes, puis la voiture s'arrête au ras du ravin et le chauffeur fait signe de descendre.



Vue sur Bélinga depuis la grande crête sud

Une canopée intacte. La forêt partout où se porte le regard. Des collines, des vallons, des rivières. Un vert que l'humidité teinte d'un dégradé de bleu dans des lointains, là où terre et ciel s'unissent.

Trois accrocs dans le manteau vert : la station et deux minuscules villages. Cases et voitures ressemblent à des jouets d'enfant qu'on pourrait saisir au creux d'une main !

Les maisons aux toits de tôle accrochent le regard, mais les villages africains aux cases en torchis couvertes de feuilles de palmier, se font discrets. La Somifer s'est implantée là, sur un sous-sol qui n'est qu'un vaste réservoir de minerai de fer très pur. En attendant l'exploitation, une armée de débrouseurs entretient les quatre-vingts kilomètres de piste en circuit fermé et les multiples galeries de mine. Les Bakwélés du fleuve côtoient les Bakotas et les Fangs venus jusque là chercher du travail.

À peine ma valise vidée dans la case de la Mission Biologique, que tombe la nuit. Sans préavis. Sa présence s'impose comme une enveloppe. Elle colle à l'âme, pénètre le cœur. La musique de la nuit est riche, palpable. Les cris veloutés des chauves-souris épomops. Les stridulations des insectes qui vrillent le tympan. Les appels sonores des grenouilles et des crapauds. Tous ces sons forment une matière sonore qui franchit les murs de la case. Fait vibrer l'air de la chambre. La nuit est si habitée qu'il m'est impossible de dormir ou d'écrire. Trop de présences animales inconnues. Entre songe et réalité, je sens battre le cœur de la forêt.



Ma case

3 - Pénétrer en forêt

Aube fulgurante.
La nuit se retire
ombre au revers des feuilles.

Dans le matin tout neuf j'explore le camp et ses surprises. Les ananas sont bien trop grands pour la petite plante piquante qui les arbore fièrement à la manière d'une porteuse d'eau ! Les cacahuètes s'appellent arachides et poussent entre les racines ! Les régimes de bananes se cueillent verts et se conservent à l'ombre. Leurs mains détachées, suspendues en guirlandes comme les piments d'Espelette, mûrissent au soleil ! Les oranges et les mandarines mûres sont du vert le plus profond !

La chaleur qui émane du sol fait vibrer l'air et la latérite vire à l'ocre pâle sous un soleil cru. Tout autour de moi la forêt s'impose comme un cercle magique. Mains tendues s, j'écarte l'écran de feuillage qui protège l'intimité glauque de la jungle. Le rideau s'ouvre. Je plonge dans cet inconnu. Quelques pas et la piste et le camp sont balayés dans un ailleurs improbable.



Planter des ananas

Fraîcheur immédiate. Senteurs puissantes. La forêt envoûte. N'osant m'éloigner je me réfugie dans l'immobilité. Ferme les yeux. Des signaux s'entrecroisent et me traversent. Je deviens un simple élément de ce grand concert de bruits et d'odeurs.

Un bonheur soudain me pousse vers un arbre géant : un moabi au puissant tronc chargé de lianes torsadées, grosses comme des bras velus. Leurs lignes rectilignes ou mollement incurvées s'enchevêtrent et s'épaulent dans un élan commun vers la lumière. Il faut tourner tout autours de ce vivant pilier du monde. Sa majesté vous

pénètre. On ressent la force vitale qui le fait se dresser et s'étaler très au-dessus de ses voisins. Les arbres ne sont pas tous aussi dominateurs ! Le sous-bois est si dense qu'on peut s'y perdre, il n'y a aucun autre repère aussi somptueux pour m'aventurer plus avant.

Le regard n'embrasse jamais la forêt. Il s'insinue à l'horizontale entre les troncs qui zèbrent le champ visuel de leurs parallèles dressées à la conquête de la lumière. Filtrés par la forêt, des fragments d'or s'accrochent aux feuilles basses. Se laisser surprendre par la danse des paillettes chatoyantes qui apportent la vie au sous-bois en suivant la course du soleil. Un sol parsemé de confettis de soleil qui invite à s'assoir. Fermer les yeux, laisser les autres sens offrir toute la palette des mille facettes d'un monde à ressentir. N'être qu'attention. Devenir patience. Se laisser pénétrer. L'émerveillement de la découverte se mue en admiration pour cette richesse que la forêt a su créer sur un sol parfois si pauvre !

4 - Un éléphant dans la forêt ?

Caché au bout de son fil,
qui anime la marionnette
qui tisse la toile de nos rêves ?

Deux hommes ouvriront pour moi les chemins ombreux de la forêt. Lazare, un manœuvre dégingandé qui traverse la brousse en chantant « krikésiré la pista ! » et Zacharie cuisinier de métier qui part relever ses pièges à antilope. Ils m'apprendront à marcher très vite, sans bruit, sans heurt. À poser le talon avant de dérouler le pied avec précaution, prête à suspendre la marche au moindre craquement de feuille ou de brindille. Mon pied chaussé pile à la place que vient de quitter un pied nu, talon fendillé qui épouse le sol, paume rosée entrevue à chaque envolée.



Bakwélés et Bakotas

Collée derrière le chasseur comme son ombre, les branches me cinglent au visage. Un piège manque de me fracasser la mâchoire. Trop près du chasseur, je ne vois ni le danger, ni le geste pour me le désigner. L'arbre se redresse pour fermer le collet, mais Zacharie le retient avant que sa détente fulgurante ne me frappe au visage.

Il me fait découvrir la danse aérienne des colobes, ces grands singes folivores à l'élégance raffinée. Leur cape de longs poils blancs se s'étale dans le saut comme un parachute et l'extrémité de leur queue parée d'un manchon immaculé fait balancier. Ils volent d'arbre en arbre sur la canopée ! Ce sont des proies faciles pour les hommes et les chimpanzés en quête de viande. « Viande » un mot que les villageois prononcent avec un plaisir si vif qu'il leur emplit la bouche. Mais « j'ai gagné la bredouille » est parfois au rendez-vous des meilleurs chasseurs ! Ils ne visent pas une femelle avec son petit, n'abandonnent jamais la poursuite d'un animal blessé et ne tuent pas plus d'animaux qu'ils n'en consomment en fumant la viande. Tuer les mères pour vendre les jeunes était inconnu, tout jeune a le droit de vivre libre, même une vipère cornue à la morsure mortelle !

En suivant Zacharie parti chasser l'antilope avec un calibre 12, je souhaite entrevoir un éléphant que j'imagine à chaque instant, sans jamais le voir ! En pistant mes pangolins de nuit les éléphants seront là, mais la consigne est d'éteindre la torche qui les attire et de se coller contre un tronc pour les laisser passer. Sans rien voir on ressent au plus profond du corps le lourd martèlement d'une puissance en marche.



Soif d'Afrique en noyer

Un éléphant habitera nombre de mes sculptures. Il s'imposera dans un tronc de noyer dont la base percée de longues fentes verticales suggère un sous-bois. Je le nomerai « Soif d'Afrique » tant la forêt me manque.

Je n'ose pas le nommer « Les racines du ciel », livre puissant dans lequel Romain Gary écrit : « il est possible que ce que l'on appelle la civilisation consiste-en un long effort pour tromper les hommes sur eux-mêmes ... Ne voyez vous pas de quoi il est question ? Il s'agit de savoir si vous avez confiance en vous-même, en votre bon sens, en votre cœur, en votre possibilité de vous en tirer, vous tous, tant que vous êtes. »

5 - Quitter Belinga pour toujours

Gouttes de pluie
sur le toit de palmes
berceuse métronome.



Belinga après la pluie

En saison des pluies le déluge est quotidien. Chaque soirs à heure fixe les nuages masquent le ciel. Un grand vent précurseur de tempête fait claquer portes et volets. L'eau vire au plomb fondu sous un ciel d'ébène, mais le soleil fait un instant flamber le rouge des hibiscus et offre aux cannas une intense teinte rubis. Le vent fait chunter les feuilles de palmier des toits que la pluie martèle. La cataracte se déchaîne sur la tôle. Tintamarre d'enfer qui rend toute conversation impossible.

C'est imprudent mais jubilatoire de se doucher quand la pluie cingle, que les éclairs se succèdent, que s'embrasent une à une les collines, que le tonnerre se répercute à l'infini. Déchaînement de violence. Splendeur sauvage qui renvoie l'homme à son insignifiance, à sa faiblesse de singe nu. La pluie passée tout renait. Un soleil oblique nimbe l'air d'une luminosité qui ruisselle le long des feuillages vernissés.

Vivre en forêt a renforcé ce lien à la nature qui me nourrit depuis l'enfance. La quitter est un arrachement. Je reviendrai en Afrique mais jamais à Belinga. Le voudrais-je que cela serait impossible. Route et voie de chemin de fer vont desservir ce site qui deviendra une monstrueuse mine de fer.

Pour jouir un instant encore du lieu, je m'arrête sur la piste qui mène à l'Ivindo. À la sortie d'un virage, toujours cette merveilleuse vue plongeante sur la canopée ininterrompue sur 360 degrés. Fixer jusqu'à s'hypnotiser les minuscules taches claires qui signalent la présence l'humaine au cœur de cet immense massif forestier peu peuplé qu'est le Gabon intérieur. Ma case en bambou et feuilles de palmier et ses voisines en dur et tôles sont comme des miniatures sorties d'un coffre à jouets. Un spectacle époustouflant où le vert se noie de bleu dans les lointains. L'émotion éprouvée en m'arrêtant ici la première fois me submerge à nouveau. Ne rien oublier.



La rive sombre de l'Ivindo

Entre la descente en pirogue et l'avion pour Paris, on m'invite à passer le week-end dans une case en forêt près de Libreville. Une sorte de relais de chasse en bord de mer. Je redécouvre avec étonnement un monde presque oublié ! L'immensité des plages d'un sable blanc incandescent. Le mariage de la mer, du ciel et de la forêt dans un cordon de racines aériennes : la mangrove.

Les racines des palétuviers pendent en un réseau serré de longues verticales, minces tuyaux d'orgues plongeant dans l'eau saumâtre qui sert de nursery à une multitude de petits poissons. Ici la forêt enferme ses mystères derrière un rideau de racines, de tiges et de feuilles impénétrables qui en interdit l'accès, sauf au nageur solitaire. Etrange sensation que de nager entre mer et forêt. Dans cet espace où l'air, l'eau et l'arbre se mêlent, s'entrelacent, se confondent.



Réveillée tôt, je me baigne une dernière fois avant que les amis ne me conduisent à l'aéroport. Je monte dans l'avion les cheveux mouillés, des traces blanches d'eau salée sur mon visage, du sable qui crisse entre mes doigts de pieds ! Arrivée à Paris après neuf mois de brousse j'ai l'impression d'être égarée dans le bruit et la fureur. Je ne sais plus traverser une rue. J'ai besoin de froid et perdu tout sens critique.



En pirogue

Le monde n'a pas cessé de tourner pendant mon absence. Tant de choses se sont transformées pendant que je vivais dans l'ailleurs ! Le temps a passé si vite en dehors de moi que je suis en perpétuel décalage. Je ne suis plus celle qui est partie. Ne le serai jamais plus.